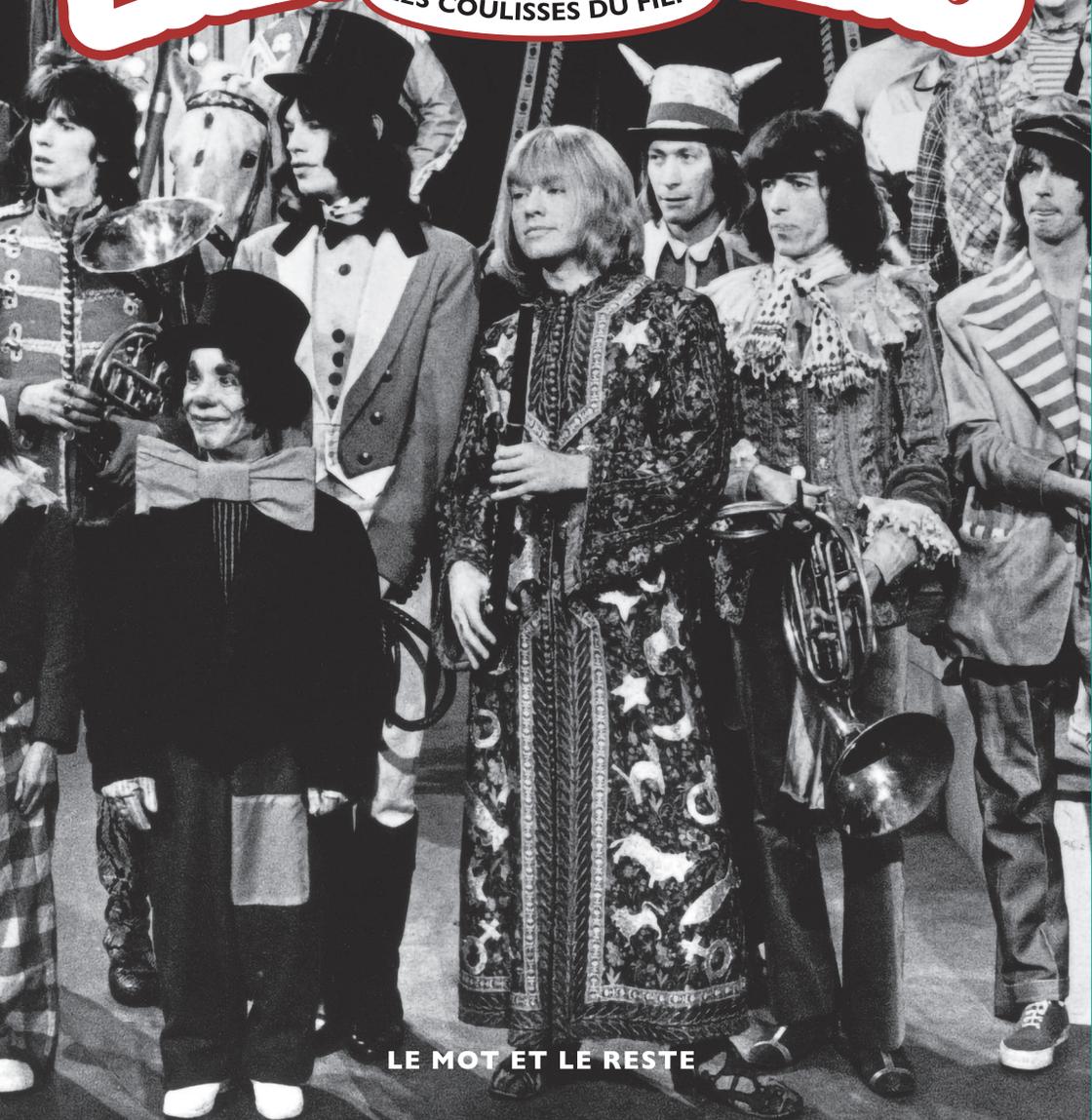


ÉDOUARD GRAHAM

THE ROLLING STONES ROCK AND ROLL CIRCUS

LES COULISSES DU FILM



LE MOT ET LE RESTE

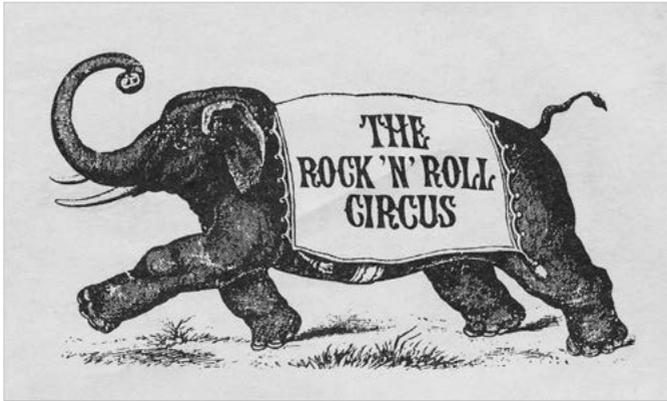
ÉDOUARD GRAHAM

THE ROLLING STONES
ROCK AND ROLL CIRCUS

LES COULISSES DU FILM

LE MOT ET LE RESTE

2021



UNE AUSSI LONGUE ATTENTE

En ce mercredi de décembre 1968 le jour n'est pas encore levé au nord de Londres, le climat est au froid, l'humidité pénétrante. Depuis huit heures quelques centaines de fans, débarqués du métro à la station Stonebridge Park ou par bus spécial, se massent derrière les barrières qui défendent l'entrée du studio d'Intertel Television. Leurs doigts serrent, tournent et retournent le précieux sésame, un carton d'invitation qui montre un éléphant trompe en l'air et lancé au galop. Eux, ils font du surplace. La patience, ou l'impatience contenue, est le lot des fans. À leurs yeux, elle constitue presque une garantie de succès du spectacle. Celui auquel ils s'apprêtent à assister est inédit dans sa conception et sa dimension, ce qui les rend d'autant plus fébriles. On les a prévenus. Ils ne seront pas que les simples témoins de l'événement annoncé à la hâte, ils en seront aussi les figurants immortalisés sur film. Mais il faut patienter encore. Vers la fin de la matinée, une Rolls Phantom v s'approche en silence, s'arrête à leur niveau. Elle a la couleur du *White Album* des Beatles, fraîchement paru. En sort John Lennon, flanqué de Yoko Ono. Il ressemble tant à ses représentations iconiques que les spectateurs n'en croient pas leurs yeux. Non plus que le personnel de l'usine de papier à cigarettes

Rizla, située en face du studio de télévision, qui s'est perché sur son toit pour observer la scène. Le défilé des stars se poursuit : Pete Townshend, Keith Richards, Eric Clapton... Quand Mick Jagger et sa belle d'alors, Marianne Faithfull, font leur entrée à leur tour, David Dalton, le journaliste de *Rolling Stone*, note leur façon gracieuse de saluer la foule de la main, « tel un couple royal magique ».

S'agissant de Mick Jagger, l'image est bien choisie. De la fête qui se prépare deux semaines avant Noël, c'est lui le roi. Sous son impulsion, après une période de latence, les Rolling Stones se relancent ces derniers temps. Fin novembre, ils se sont produits dans l'émission télévisée *Frost On Saturday*, interprétant « Sympathy For The Devil » qui va figurer sur *Beggars Banquet*. Le 5 décembre, dans un hôtel chic de South Kensington ils ont pu enfin célébrer la sortie différée de cet album, leur septième, dans une ambiance médiévale de pacotille. Quelque cent vingt journalistes, animateurs de radio et personnalités participaient à la fête. Le banquet a dégénéré en entartages de *custard pies* et Brian Jones – il lui reste huit mois à vivre – n'a pas été épargné. Dès le lendemain au Marquee Club et plus tard à l'hôtel Londonderry ont eu lieu des répétitions en vue d'une émission spéciale destinée à promouvoir *Beggars Banquet*. Mais les Stones ne seront pas seuls à s'y produire. Il y aura des invités de marque sur scène. À Mick revient l'idée de partager l'affiche avec certains des musiciens rock les plus célèbres du moment. C'est au triple titre de maître de cérémonie, d'hôte et d'acteur principal qu'il investit le studio Intertel de Wembley.

Un chapiteau de toile occupe la majorité du plateau jonché de sciure. Sur cette piste reconstituée, des clowns et des nains, un faux cow-boy sur un vrai cheval, un mangeur de feu et son « assistante », des trapézistes s'activent et prennent leurs marques, car eux aussi font partie intégrante du spectacle. Surplombant une scène jusqu'à la hauteur de la tribune, un fronton encadré d'ampoules tapageuses porte en grandes lettres le titre du programme (qui figure aussi sur le flanc de l'éléphant du bristol) : The Rolling Stones Rock and Roll Circus. L'invitation précisait que les costumes seraient fournis. Affublés de capes de couleurs vives et de galurins de feutre, les fans à présent dans la place se sont hâtés d'occuper les gradins disposés en fer à cheval. Pour la première fois, deux genres d'art – cirque et musique rock – sont sur le point sinon de se côtoyer, du moins de se succéder en alternance dans un même décor, sous l'œil des caméras dirigées par Michael Lindsay-Hogg. Depuis deux ou trois ans, le jeune Anglais éclate les codes cinématographiques quand il capte pour la télévision anglaise les Stones, les Beatles et autres Who, selon une forme de dramaturgie très personnelle.

S'ils mesurent le privilège que constitue leur participation à un pareil événement, ces spectateurs triés sur le volet ignorent qu'ils seront très longtemps les seuls à s'en repasser mentalement les images. Les leurs. Celles fixées sur pellicule feront l'objet d'un différé d'une durée telle qu'elle pourrait susciter l'oubli ou lasser la patience de certains adeptes. Ils auront vieilli dans l'intervalle et seront rentrés dans le rang, plutôt que de continuer à piétiner dans les files d'attente. Aux yeux des plus fervents, à l'inverse, cette Arlésienne de l'imagerie rock va revêtir la dimension d'un mythe. Une génération

– vingt-huit ans pour être exact – s’écoulera avant que le grand cirque des Rolling Stones, après avoir circulé par fragments sous le manteau, ne soit révélé dans sa totalité.

Le film a donc manqué le but qui lui était assigné à l’origine : une diffusion télévisée dans la foulée de son tournage, pour vendre *Beggars Banquet*. L’énergie musicale et visuelle déployée dans une ambiance festive, l’utopie collective de ce happening unique dans l’industrie du spectacle – on n’a jamais revu un Jagger offrir la scène à Jethro Tull, un Lennon présenter les Rolling Stones, le batteur de Jimi Hendrix servir le tempo à un Eric Clapton – méritent à elles seules qu’on s’applique à saisir les tenants et aboutissants de cette production. Le projet s’inscrivait dans un contexte où l’imagerie musicale pop et rock – avant MTV – était particulièrement dynamique, créative et concurrentielle. On ne saurait faire l’économie de cet environnement si l’on veut comprendre l’esprit du spectacle conçu principalement par Mick Jagger. D’autre part, pourquoi le cirque s’est-il vu associé à l’entreprise ? L’ambiance et la contre-culture de l’époque suggèrent des pistes et apportent des réponses.

L’ensemble du film tel qu’il est présenté dans sa version la plus récente (2019) – séquences et bonus tracks – n’embrasse pas la totalité de l’événement. Parallèlement à la temporalité du film tel qu’il a été tourné, aux images qui en ont été montées et montrées, il en existe d’autres. Ces temps qui se déroulent en coulisses précisent l’éclairage : visions et échanges d’idées, discussions et préparatifs, répétitions hors caméras, jams impromptues, photographes qui déclenchent, profils perdus parmi l’auditoire. De ces moments off, on

voudrait aussi tenter de restituer quelques éclats, sur fond de Swinging Sixties dont le Rock and Roll Circus des Pierres-qui-roulent marque d'une certaine façon le point d'orgue.

UNE QUESTION D'IMAGES

Pour les Rolling Stones, 1967 avait été une année plutôt calamiteuse. Au cœur de l'hiver, dix-huit policiers avaient débarqué chez Keith Richards à Redlands, Sussex, pour y découvrir les substances « de nature suspecte » que, rencardés par la presse, ils savaient devoir y trouver. Lui et Mick Jagger, laissés libres sous caution jusqu'à leur procès, avaient filé incognito au Maroc pour fuir la pression générée par l'affaire. Présente aussi à Redlands et spécialement visée par les tabloïds, Marianne Faithfull était du voyage, ainsi que Brian Jones et Anita Pallenberg. Escapade fatale au troisième larron : Keith lui ravit sa belle. Au printemps, la tournée européenne pour promouvoir l'album *Between The Buttons* se déroule sous tension. Douaniers zélés et parfois violents aux aéroports, incidents lors des concerts, et un duo de guitares qui menace de finir en duel. En mai, Jones est à son tour la cible de la police, le jour même où ses deux comparses comparaissent en justice. Tous échapperont en appel à des peines de prison, mais le nouvel opus du groupe s'élabore sous ce climat risqué, tandis qu'il se sépare de son manager, Andrew Loog Oldham. *Their Satanic Majesties Request*, qui paraît en décembre, porte l'empreinte du psychédéisme à son apogée. L'album a été conçu en ordre dispersé, certains musiciens se croisant plus souvent dans le studio qu'ils ne s'y réunissent. Produit en roue libre, reflet d'une hallucination culturelle collective peut-être pas assez sublimée, il a été injustement mal compris, malgré des titres aboutis et de belle facture (notamment « She's A Rainbow »),

romantique, « 2000 Light Years From Home », cosmique). En réalité, Jagger et Richards sont restés dubitatifs devant la floraison de l'Été de l'Amour. La verroterie ne saurait être prise pour des perles. L'expérimentation de *Satanic Majesties*, génial mouton noir ou loup blanc de la discographie des Stones, constitue à leurs yeux une comédie qu'ils n'entendent pas rejouer.

De fait, les compositions du quintette connaissent une évolution radicale quand ses membres retrouvent le chemin des studios Olympic au printemps 1968. Elle coïncide avec celle de la société. De Chicago à Paris, de Mexico à Prague, la jeunesse se dresse contre les régimes autoritaires, les traditions, le consumérisme, le racisme ou la guerre du Vietnam. Londres aussi donne de la voix. À défaut de révolutions, ce seront autant de révoltes, à contre-pied des gentilles utopies qui ont fait long feu. *Beggars Banquet* s'élabore dans ce contexte. Les paroles de Jagger font écho à la violence politique (« Street Fighting Man », « Sympathy For The Devil ») et à la lutte des classes (« Salt Of The Earth »). À l'amour brièvement idéalisé dans « Rainbow » se substituent le renoncement déçu (« No Expectations »), la rupture comique (« Dear Doctor »), la quête sexuelle explicite (« Parachute Woman ») ou son aboutissement cru : évocation d'une groupie de quinze ans stimulée dans son dévergondage, « Stray Cat Blues » serait aujourd'hui censurée sur-le-champ. Dépouillée de bricolages et autres effets spéciaux impossibles à reproduire en concert, la musique va, ou plutôt revient à l'essentiel. Le single « Jumpin' Jack Flash » est sorti en mai. Son riff qui claque comme une oriflamme par vent fort a donné le ton. Quand paraît *Beggars Banquet*,

chacun peut vérifier ce qu'il avait pressenti à l'écoute du 45-tours. Les Rolling Stones ont resserré les rangs. Laissant derrière eux les couleurs pop d'*Aftermath*, *Between The Buttons* et *Satanic Majesties*, ils se consacrent désormais à ce qu'ils savaient le mieux faire et qu'ils font à présent mieux encore : le rhythm'n'blues, le blues et le rock. Gouverné par Richards qu'épaule Jimmy Miller à la production, leur son s'est densifié, jusqu'à devenir « sale » et parfois menaçant. Il atteint une maturité qui est pour le groupe le début d'un âge d'or. Jagger voit dans ce nouvel album un répertoire qui se prête parfaitement aux performances publiques. Il ne reste plus qu'à (re)monter sur scène.

Depuis leur tournée européenne du printemps 1967, les Stones ne se sont pas produits en public. Seule exception : deux titres interprétés à l'Empire Pool de Wembley lors de la remise des prix du *New Musical Express* le 12 mai 1968, inaudibles en présence de dix mille personnes en délire. Qu'à cette occasion Roger Moore, acteur de la série télévisée *Le Saint* avant d'incarner James Bond, ait remis à Jagger la coupe du meilleur groupe de R&B peut se lire comme un signe. Le chanteur attache à l'image animée une importance croissante. Au début de l'automne il s'implique avec énergie et conviction dans le tournage de *Performance*, son premier rôle au cinéma. Bien qu'il lui arrive de prétendre le contraire, il se rêve en complet showman, à l'instar d'un Sinatra ou d'un Presley.

Un contentieux concernant l'illustration de couverture de *Beggars Banquet* a opposé les Stones à leur maison de disques. Ils ont dû renoncer au graphisme initial, la lunette

peu ragoûtante d'un trône de toilettes, relevée contre sa vieille chasse d'eau, sur fond de mur jaune granuleux et graffité. À la crasse, Decca a préféré la classe : un à-plat blanc. Y sont imprimés en italique le nom du groupe, le titre de l'album, et cette mention « R.S.V.P. », qui figure habituellement sur les cartons d'invitation. Temporalité et choix maladroits. Le double album des Beatles, devançant du coup celui des Stones, est paru sous cette même couleur deux semaines plus tôt. Pour lancer *Beggars Banquet* dont la sortie a été différée au 6 décembre, les chargés de presse s'activent en recourant aux moyens habituels : publicité, passages radio, articles, interviews. Dans le *New Musical Express*, une pleine page achetée par Decca exhibe une photo d'un buste en smoking, tête baissée revêtue d'un haut-de-forme d'où dépasse une longue chevelure. Sur le plastron, ce message en italique comme une invitation mondaine, signé The Rolling Stones : « *Just listen to the Beggar's Banquet*¹. » L'ordre émane-t-il des Stones ou du seul Mick Jagger ? À sa coiffure, chacun peut reconnaître celui qui a pris la tête du groupe.

La parution de l'album est célébrée par un événement retentissant. Au Gore Hotel de Londres, les Stones accueillent cent vingt journalistes et personnalités à leur table, pour un banquet aussi fastueux que parodique. Sa mise en scène s'inspire de la photo qui illustre l'intérieur de l'album. Les membres du groupe sont affublés de costumes excentriques, élisabéthains ou zazou (sauf Jagger, en haut-de-forme et

1. « Écoutez *Beggar's Banquet*, tout simplement. » La place de l'apostrophe est grammaticalement incorrecte, aussi bien que son absence sur le titre du disque (elle aurait dû se placer après « *Beggars* »). La photographie est due à Michael Joseph, auteur de celle, décadente à souhait, qui illustre l'intérieur de la couverture de l'album.

queue-de-pie), les convives ripaillent, le vin coule à flots, les tartes à la crème bientôt vont voler. Banquet mémorable, dont les hebdomadaires, journaux et tabloïds se font l'écho.

L'outil de promotion le plus puissant, c'est évidemment la télévision – quinze millions de foyers britanniques possèdent des récepteurs. Quelques jours avant la parution de l'album, le groupe interprète « Sympathy For The Devil » dans l'émission *Frost On Saturday*. Le chant est live mais la partie instrumentale est celle du disque (à l'exception d'interventions sporadiques de Keith Richards, pour feindre de donner le change). Le décalage induit par le play-back est désuet, contre-productif. On abuse d'une technique qui ne trompe plus grand monde, et surtout pas les jeunes consommateurs. L'exercice serait beaucoup plus efficace si la réalité du son coïncidait avec celle de l'image. Une série de concerts alors? Aucune tournée n'est prévue à ce stade. Un film pour le grand écran? Sorti dans les salles fin 1964, le *T.A.M.I. Show* avait capté sur scène l'énergie spontanée des Stones qui concluaient ce concert collectif, et le délire du public¹. Mais mener à bien pareil projet serait une entreprise lourde et de longue haleine.

Il faut agir, et vite. Non seulement pour promouvoir *Beggars Banquet*, mais aussi pour restaurer l'image d'un groupe

1. Le *T.A.M.I. Show* (Teenage Awards Music International) présente les images de deux concerts filmés les 28 et 29 octobre 1964 au Civic Auditorium de Santa Monica. S'y sont produits une douzaine d'artistes ou groupes surtout nord-américains (Chuck Berry, Marvin Gaye, les Beach Boys, etc.), mais aussi les Stones. Ils succèdent à James Brown et interprètent six titres. Pour le grand finale tous les artistes viennent danser sur scène, tandis que les Stones (nullement prévenus) continuent à jouer.

uni. Filmées fin octobre 1968 pour l'émission À l'Affiche du monde diffusée sur la première chaîne de l'ORTF, des interviews croisées de Jagger et Richards révèlent leurs divergences. Jagger est interrogé sur le lieu de tournage des dernières scènes de *Performance*. Trônant à l'arrière de la Rolls de John Lennon prêtée pour le film, c'est en super-star qu'il s'exprime, blasé, méprisant envers la manifestation de la veille à Grosvenor Square devant l'ambassade des États-Unis contre la guerre du Vietnam (« très ennuyeuse, une mêlée d'écoliers¹ »). Richards, lui, tout en rage contenue et dans un état second, est filmé assis dans sa cuisine. Il prévoit des concerts explosifs pour bientôt en Amérique du Sud, « où règne une ambiance révolutionnaire ». Ce qu'il pense des activités extra-musicales de son comparse ? « Il fait telle chose, je fais telle autre. » Lui c'est lui, moi c'est moi. Entre eux, pendant le tournage de *Performance*, il y a eu Anita Pallenberg. L'ex-compagne de Brian Jones réfugiée auprès de Keith se serait livrée avec Mick à une scène de cinéma-vérité. Le guitariste a pris ombrage de cette trahison supposée. Quant à Brian, en sus de ses propres démêlés judiciaires, la dégradation de son état psychique, l'abus d'alcool et de substances le rendent peu coopératif, quasi inopérant.

Ex-agent artistique auprès de réalisateurs et d'acteurs, Sandy Lieberman a fait ses débuts de producteur sur *Performance*. L'Américain représente aussi les Stones pour tout projet cinématographique. Il a ainsi négocié avec Jean-Luc Godard les conditions de tournage du morceau « Sympathy For The Devil » enregistré en juin par le groupe aux studios Olympic.

1. Pour les citations, voir les sections « Sources » et « Remerciements » situées en fin d'ouvrage.

C'est Lieberson qui suggère l'idée de filmer les Stones sur scène en live dans le cadre d'une émission télévisée qui leur serait spécialement consacrée. Une telle solution peut aboutir en moins de deux mois. Elle permettrait de lancer *Beggars Banquet* auprès d'une vaste audience, de montrer l'énergie spectaculaire que le groupe dégage sur scène, tandis que la cohésion du quintette paraîtrait renforcée. Ainsi les Stones viendraient occuper un espace qu'ils ont jusqu'ici laissé vacant dans le domaine de l'imagerie musicale télévisée : celui des TV specials.

Ready Steady Go!

Depuis le début des années soixante, la télévision anglaise offre aux groupes de rock et de pop l'opportunité d'une promotion à grande échelle. Le Arthur Haynes Show, le London Palladium Show et Two Of A Kind, par exemple, consacrent une part de leurs émissions à ce genre de musique. Diffusé le samedi en début de soirée, Thank Your Lucky Stars présente des artistes de variété, des crooners anglo-américains qui interprètent en play-back leur dernier single. Le programme est conçu par ITV (réseau privé de chaînes régionales concurrentes de la BBC). Il ne brille pas à l'époque par l'originalité de sa production mais s'ouvre aux Beatles, aux Hollies, aux Kinks... Les Rolling Stones y présentent aussi leurs titres, de « Come On » à « Lady Jane » et « Paint It Black ».

Une émission se consacre aux dernières tendances musicales : Ready Steady Go! Prélude aux week-ends festifs, elle

est diffusée par ITV le vendredi en fin d'après-midi à partir d'août 1963. Deux ans plus tard, Michael Lindsay-Hogg y forge ses premières armes de réalisateur. Les performances sur le plateau sont réalisées et généralement diffusées en direct, en présence d'un public de mods choisis dans les night-clubs londoniens pour leur accoutrement distinctif et leur aptitude à danser. La liste des artistes qui se produisent dans l'émission est longue, des Animals aux Yardbirds en passant par les Beatles et les Rolling Stones.

Fils d'une actrice irlandaise partie conquérir l'Amérique, Michael Lindsay-Hogg est d'abord jeune figurant au sein d'une troupe de théâtre du Connecticut. Il participe à la mise en scène de pièces de Shakespeare. À vingt ans, en 1960, il monte sur les planches irlandaises dans la dernière pièce où apparaît Orson Welles (qu'il soupçonne d'être son père biologique). Il travaille comme chef de plateau pour Granada (ITV, nord-ouest de l'Angleterre) puis pour la chaîne irlandaise, Telefís Éireann. Son adaptation d'une pièce de théâtre pour le petit écran lui vaut d'être engagé par Rediffusion Television (ITV Londres) comme producteur d'une émission pour la jeunesse. S'étant imposé auprès du directeur des programmes de divertissement, il se voit confier la réalisation de deux *Ready Steady Go!*, l'un consacré aux Rolling Stones, l'autre aux Animals. Son regard neuf et complice sur ces musiciens de sa propre génération fait la différence. Sous sa direction seront tournés cinquante-sept numéros de l'émission, qui n'a pas pour vocation première de hisser les nouveaux singles au sommet des classements, mais de montrer la musique en train de se faire.